

# LA DIONYVERSITÉ

## LA COOPÉRATION DES IDÉES

Jean-Louis Forain,  
l'impressionniste  
dissous dans  
l'acide

4 novembre 2012

Site : [www.dionyversite.org](http://www.dionyversite.org) – Contact : [dionyversite@orange.fr](mailto:dionyversite@orange.fr)

## JEAN-LOUIS FORAIN, L'IMPRESSIONNISTE DISSOUS DANS L'ACIDE

« Ah ! Ce Forain ! Un monstre. Un monstre par ses mots farouches, sa voracité de connaître, son œil à qui rien n'échappait et les Ah Ah Ah de son rire macabre dont il poursuivait ses victimes ». Cette description imagée faite par son biographe illustre l'incroyable impact sur l'opinion publique de celui qu'on surnomma, autour de 1900, "le Juvénal de la caricature". Or, caricaturiste, Forain ne l'est presque pas. Mais cet ancien sympathisant de la Commune tournevesté en nationaliste cocardier s'est toujours efforcé de brocarder la bourgeoisie et le monde des "satisfaits".

### Le "Gavroche" du Quartier Latin

Né à Reims le 23 octobre 1852, Louis Henri Forain commence sa carrière en mangeant de la vache enragée, dans les derniers instants du Second Empire.

A son arrivée à Paris, il a 11 ans. Mauvais en classe, il ne fait pas d'études, mais a tout de même appris à lire à Reims à l'école des Frères. Un vieux peintre, Jaquesson de la Chevreuse, le prend sous son aile et lui enseigne les premiers rudiments, dans son atelier à deux pas de St-Sulpice. Premier contact avec le Quartier Latin. Dès qu'il peut, l'adolescent va flâner au Louvre, crayon en mains. Un jour, un petit monsieur le regarde attentivement copier une tête de satyre d'après Léonard de Vinci. L'homme le complimente et lui tend sa carte : c'est le sculpteur Carpeaux. Forain entre dans son atelier, et suit en parallèle les cours du peintre Gérôme aux Beaux-Arts. En 1868, Forain travaille chez Carpeaux. Un jour, une statue est endommagée. Carpeaux pique une colère terrible et s'enquiert du coupable. Forain se dénonce à la place d'un de ses camarades, chargé de famille, pour lui éviter le renvoi. Exclu de l'atelier, il trouve ses valises sur le pas de la porte familiale : son père le met dehors. Forain se lie à l'imprécauteur satiriste du moment, le "lion" André Gill.

Pourquoi le jeune Louis Henri se fait-il alors appeler "Jean-Louis" ? On ne sait.

Quelles furent vraiment les relations de Forain avec la Commune ? On manque d'informations sur ce point, d'abord à cause d'une prudence politique élémentaire dans les années 70, puis à une sorte d'auto-révisionisme d'un Forain devenu réactionnaire et refusant d'évoquer ce thème. En tout état de cause, ses fréquentations (André Gill, Verlaine, Ponchon, Richepin) parlent pour lui, et la suspicion de "vives sympathies" avec les "communeux" lui colla toute sa vie aux basques, y compris dans les milieux nationalistes qu'il fréquentait et au sein desquels ses ennemis ne manquèrent pas de le lui reprocher.

Forain rencontre Verlaine après la guerre de 70, au *Cercle des Vilains Bonshommes*, en compagnie des poètes Banville, Hérédia, Coppée... Il y fait des dessins sur les murs, en échange de repas. Verlaine vient de se marier avec une jeune fille de 17 ans et habite au flanc de Montmartre un petit pavillon. C'est là que surgit un jour Rimbaud, arrivant de Charleville. Mais après quelques semaines, Rimbaud prend le large et finit par échouer dans une



"Le noeud de cravate", eau-forte (1880)

chambre rue Campagne Première, où le rejoint Verlaine. Ce dernier lui présente Forain. On est en novembre 1871. Les deux jeunes demeurent ensemble et s'engueulent durant des nuits. « *La vie avec Rimbaud, aurait dit plus tard le peintre, était impossible parce qu'il buvait de l'absinthe et de formidable façon* ».

Dans ce petit cercle, son esprit caustique et ses mots à l'emporte-pièce font qu'on le surnomme "Gavroche".

En 1873, il peint son premier tableau, qu'il n'achève pas faute de tube de peinture. En 1874, il envoie une nature morte au Salon, une bouteille de marasquin à côté d'une boîte de biscuits. C'est un échec qui le catapulte chez les Indépendants où il rencontre Degas et Monet. Sa grande chance est de faire les bonnes rencontres, Manet dans le salon de Nina de Callias (le modèle de *La dame aux éventails*), Degas qui l'introduit au *café Guerbois*, puis dans la cave du marchand d'art Vollard.

## Les débuts d'un dessinateur de presse

Il perd deux années à faire son service militaire. Lorsqu'il revient, il est totalement sans ressources.

« *Une fois libéré [de l'armée], j'avais une idée fixe : publier des dessins dans Le Charivari. J'y allais avec une recommandation. Je la montrai au directeur. Il regarda mes dessins et, me disant : "Je ne vois rien là-dedans qui puisse m'intéresser..." ; il me mit à la porte.* »

Ses pérégrinations le mènent forcément dans l'un des lieux favoris de la bohème du quartier latin, le Soleil d'or. Une feuille de rapins, *Le Scapin*, y organise depuis 1895 des soirées hebdomadaires. C'est sans doute Verlaine, pilier du lieu, qui y amène Forain, lequel y rencontre Jean Moréas, Mallarmé, Drumont l'antisémite hystérique avec lequel il deviendra ami et Laurent Tailhade l'anarchiste qui fera l'un de ses plus farouches adversaires. C'est le moment où Forain se détache progressivement de ses engagements politiques insurrectionnels, lesquels n'auront duré qu'une poignée d'années. N'en restera que la rage antisociale. Mais le *Scapin* est avant tout un journal, dont le petit succès permet la publication de quelques couvertures illustrées.

Forain y commence sa carrière. Son premier dessin recensé dans la presse est publié le 29 avril 1876. Couverture en couleurs ; une femme décolletée chantant sur une scène de bastringue : " *Mon état, c'est moi !* ".

Toujours en 1876, le critique d'art et écrivain Joris-Karl Huysmans le croise à la *République des Lettres*, apprécie sa patte et lui demande une eau-forte pour illustrer l'un de ses courts romans réalistes, *Marthe, histoire d'une fille*. L'éditeur la refuse avec la dernière énergie tant le motif lui semble choquant : une fille nue, les bas rayés, se campe fièrement aux yeux du lecteur en tenant à la main un parapluie, tel un tambour major. Huysmans ne l'oublie pas et récidive en lui demandant, en 1880, de co-illustrer ses *Croquis Parisiens* avec Raffaelli (son rival juré auprès de leur mentor commun Degas).

Lorsqu'il n'abrège pas son nom en "For", il le voile sous l'ironique pseudonyme de "Zut".

À la différence de ses homologues satiristes, Forain commence à fréquenter le beau monde. Il sacrifie ses repas pour une absinthe chez *Tortoni* et épie le microcosme boulevardier d'un œil impitoyable. Puis il se rend au promenoir des Folies-Bergère, ou au foyer de l'Opéra afin de noircir des cahiers à partir du spectacle abject des vieux

beaux négociant le pucelage des gamines à la parade. Lorsqu'il en sort, il s'en va saluer ses amis du *Chat Noir*. Ce sont ses années de maturation, période qui s'étend à peu près de 1877 à 1887, où Forain emmagasine le matériau et la verve qui l'animeront jusqu'à la fin de sa vie. Forain est à peu près le seul satiriste admis chez les Impressionnistes. « *C'est surtout à la Nouvelle Athènes qu'au sortir de l'atelier, Manet, Alfred Stevens, Desboutsins et moi nous retrouvions.* ». Il retrouve Manet chez Nina de Callias et dîne régulièrement avec Degas.

Il entre à la *Vie Moderne* sur recommandation de Degas, puis au *Gil Blas* et à la *Revue Illustrée*, au *Figaro* dans lequel il publie 40 années durant. En parallèle, il dessine dans le *Courrier Français*, par conviction boulangiste, du nom du général nationaliste et antisémite Georges Boulanger, qu'il soutient. 1887 est l'année où, à travers ce dernier titre, il explose. Il quitte cependant le *Courrier Français* au bout de quelques mois, en protestation contre la volte-face de son directeur Jules Roques qui s'est retourné contre Boulanger de façon fort surprenante.



« *Un huis-clos* », in *Le Courrier Français* (8 Juillet 1888)

Forain travaille d'arrache-pied et expose dans différents salons, le Salon des Indépendants (en 1884), celui des Impressionnistes (le quatrième, où il montre *Le Veuf*, tableau que l'on peut voir aujourd'hui au musée d'Orsay).

Il a emménagé au 233 faubourg St-Honoré, dans l'ancien atelier de Carpeaux qui est devenu, après le départ du maître, une sorte de cité d'artistes que le concierge nourrit à crédit. En 1889, cet atelier est le siège social du *Fifre*, que Forain fonde avec Willette.

L'affaire de Panama éclabousse le gouvernement, plusieurs ministres doivent démissionner, les feuilles satiriques s'en donnent à cœur joie et renchérissent. En quelques mois, notre ex "Gavroche" se métamorphose par son crayon en l'éditorialiste le plus redoutable du moment.

## Le vitrioleur mondain

Forain parvient à se hisser au confluent de plusieurs univers, des peintres d'avant-garde à la nouvelle noblesse des milieux d'affaires en passant par la sociabilité rapinière et les bals de l'Opéra. Même les politiques tolèrent sa silhouette furtive en lisière de réception huppée, tout en redoutant de se retrouver la semaine suivante croqués par son crayon, agrémentés d'une de ces légendes au vitriol dont on ne se remet parfois jamais. « *Je ne caricature pas, revendique-t-il, je dénonce !* »



“Intérieur parlementaire”, in *Le Figaro* (4 février 1894)  
Légende : “*Ça s’rait drôle, tout de même, si j’avais la même cellule que l’année dernière !*”

Le premier des *snipers* de couverture, c'est Forain. Et lorsqu'il vise plus haut, lorsqu'il veut marcher dans les traces de Balzac pour camper une "Comédie Humaine" iconographique dans les pages du *Fifre*, c'est la faillite.

En 1890, il connaît la joie de sa première exposition de dessins à la Galerie Boussod-Valadon. Il exécute 17 cartons en vue de panneaux décoratifs pour l'un des centres du microcosme boulevardier, le *Café Riche*.

Il rencontre Jeanne Bosc, une apprentie sculptrice qui va devenir son épouse en 1891. Sa production n'en demeure pas moins colossale : une bonne part des quelque deux mille dessins produits entre 1880 et 1900 le sont dans ces années 90, au *Courrier Français*, au *Figaro*, à *L'Echo de Paris* ou au *Journal de Fernand Xau*. Sa collaboration le plus souvent décide du succès d'une publication satirique.

## Le plus antisémite d'entre tous ?

En 1897, alors que reprend l'affaire Dreyfus, Forain contacte ses intimes de l'antisémitisme pour créer un titre uniquement dévolu à lancer l'anathème contre les partisans du capitaine incriminé. Brouillé un temps avec Forain, Caran

d'Ache accepte, pourtant, par pureté de conviction et de haine. Les deux compères publient alors le seul journal attaché à la seule vindicte antisémite, créé et diffusé comme tel. Son titre ? *Le Pss't*. Plus encore que l'ignoble *Libre Parole* lancée par Drumont quelques années plus tôt avec des dessins de Willette mais aussi de Forain, le *Pss't* devient le symbole du délire antisémite de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, déversant des tombereaux de haine durant près de dix-huit mois.

Forain multiplie les brûlots sans complexe. « *La saloperie en art, grince-t-il, c'est une vocation comme une autre* ».

A la disparition du *Pss't*, en 1899, Forain participe à la création de la ligue nationaliste dite "de la Patrie Française", présidée par Jules Lemaitre, lequel se fait fort de fédérer les monarchistes, les ultra-catholiques, les antisémites et les "régionalistes". Maurras lui fait les yeux doux. Antisémite, nationaliste, Forain a plus de mal avec le royalisme tant la dénonciation des inégalités sociales et de la morgue aristocratique lui est atavique. « *Avec un hôtel particulier et une belle campagne romantique, témoigne Ferdinand Bac, il continua à exécrer la bourgeoisie satisfaite, exactement comme s'il vivait dans une mansarde et mangeait des pommes frites dans un cornet, aux temps héroïques de la misère...* ».

Ses dessins témoignent toujours d'une virulence égale contre les turpitudes des riches, la bourgeoisie absolue, ce qui n'est pas si orthodoxe pour celui qui est devenu familier du salon de la comtesse de Loynes.

Passé le nouveau siècle, la peinture de Forain prend le relais de la production de presse : toujours aussi engagée, plus engagée même, mais différemment, ce ne sont plus les types sociaux individualisés auxquels il s'attache mais plutôt les institutions comme la justice.



“Danseuse et financier”, huile sur toile (1907)

« La corruption n'existe pas. En haut, c'est la névrose, en bas, c'est la faim »

Un amateur lui demande un jour : « Combien d'heures pour ce dessin ? – Cinquante ans », répond-il.

A ceux qui lui demandaient : "« Où sera votre exposition ? », il répondait : « Dans les kiosques ! »

Citations extraites de **La Vie extraordinaire de Forain**, par Jean Puget (éd. Émile-Paul, 1957)

Mais c'est une expérience spirituelle qui provoque en lui un choc profond : à Noël 1900, il fait retraite dans un monastère, avec Huysmans. Frappé par la grâce, il décide de "renoncer aux choses vaines" et de se consacrer à des "travaux d'art plus dignes".

Au cœur des années 1900, Forain prend donc un peu le large d'avec la production de presse.

Il fait désormais partie du "Tout Paris", avec sa table chez Maxim's, sa loge à l'Opéra, sa place à l'hippodrome. Entiché de mécanique, il achète les premières automobiles et participe même à une course Paris-Berlin qui le voit s'arrêter en Alsace, sur ennui mécanique.

Il triomphe avec une magistrale exposition au Musée des Arts décoratifs en 1913. Outre l'hommage à l'ensemble de son œuvre, cette manifestation a le mérite de faire apprécier, pour la première fois depuis la mort de Daumier, la caricature comme un genre esthétique à part entière.

## La conversion, la guerre et les honneurs

La guerre le réveille d'une certaine torpeur satirique : il se précipite sur sa planche à dessin et livre dès le 4 août le premier d'une longue série de dessins amenés à connaître un triomphe. Au slogan archi-diffusé à l'arrière : "Pourvu qu'ils tiennent !", destiné à soutenir les soldats des tranchées, il oppose une scène de boyau où deux poilus devisent : "Pourvu qu'ils tiennent !", dit l'un d'eux. "Qui ça ?", répond l'autre. "Les civils !"

Tout l'effort de guerre est ainsi résumé en trois lignes.

## CONFÉRENCES / DÉBATS



L'Université Populaire de Saint-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.

Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

On réimprime ses œuvres en cartes postales et même en tracts, lesquels, agrémentés d'une légende traduite en allemand, sont lancés par avion sur les tranchées ennemies. Mais Forain fait mieux : dès 1915, il s'engage dans le génie, section camouflage. A 62 ans, il a obtenu une dispense d'âge !



Dessin dans "Le Courrier Français" (18 mars 1900)  
Légende : " Est-ce que j'ai peur ?  
- Il n'est pas encore fait à l'odeur de l'absinthe "

En 1923, il est encensé par la critique lors d'une rétrospective au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts. Consécration entre toutes, il entre à l'Institut en février 1923, au scandale des tenants de la décence et de la morale.

Il publie son ultime dessin de presse en 1925 et s'adonne, durant ses dernières années, à la peinture et la gravure. Artiste désormais reconnu par les honneurs académiques, il revient à ses premières amours en peignant des nus comme les *Femmes damnées* vers 1920 ou le *Tango au cabaret* (1926) qui témoignent de la métamorphose d'un Paris nocturne que le peintre contemple désormais moins en amateur qu'en témoin sceptique.

Joffre, mais surtout Pétain, toutes les ganaches sanguinaires l'invitent dans leur villégiature, se succèdent dans son atelier de la rue Spontini ou dans sa maison du Chesnay.

Il est à l'agonie en juillet 1931 ; son médecin essayant de le rassurer, constate qu'aucun organe ne lui paraît atteint. « C'est bien, réplique-t-il avec un rictus de douleur, je meurs guéri. »

Les conférences-visites-débats du cycle "Les dimanches au musée" se déroulent au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis 22<sup>bis</sup>, rue Gabriel Péri - Métro Pte de Paris chaque premier dimanche du mois, de 15h00 à 17h00. L'entrée est libre.

MUSÉE D'ART  
ET D'HISTOIRE

SAINT-DENIS

